

L'ETAPE AFRICAINE D'UNE CARRIERE GEOGRAPHIQUE

PAUL PELISSIER¹

Itinéraire original, singulièrement fécond, que celui de Suzanne Daveau, «géographe» sans épithète thématique ni étiquette zonale, un cas de plus en plus rare parmi les collègues de notre génération. Débuter par des recherches de géographie humaine, largement historiques par leurs méthodes, sous les latitudes déjà froides du Jura franco-suisse, pour devenir ensuite spécialiste de géomorphologie sous les tropiques africains, avant d'aborder tout l'éventail de l'approche régionale sur le versant atlantique du monde méditerranéen, voilà, en effet, le parcours scientifique dont on m'invite à évoquer ici l'étape dont je fus directement témoin.

Il fallait un goût prononcé du dépaysement et de la découverte pour aller chercher, au milieu des années cinquante, un sujet de «thèse secondaire» aux confins du Soudan et de la Haute-Volta (aujourd'hui le Mali et le Burkina Faso). Il fallait aussi une réelle discipline aux règles académiques de l'époque pour s'y attaquer à l'étude morphologique de l'immense escarpement gréseux qui forme la «falaise de Bandiagara», plus connue jusque là par ses habitants, les Dogon, que par ses origines et sa dynamique... Six mois de séjour sur le terrain dans des conditions spartiates allaient permettre à notre collègue de s'initier, pratiquement seule, à la recherche géomorphologique en milieu sahélo-soudanien, et dans le même temps d'appréhender la vie quotidienne de ses habitants, la sévérité de leurs conditions de vie, leur pauvreté, mais aussi d'approcher leur univers et leurs systèmes de valeurs. Rude mais décisive expérience d'où devaient découler non seulement la première production scientifique tropicale de notre collègue («Recherches morphologiques sur la région de Bandiagara») mais aussi son attachement pour l'Afrique et son intention d'y revenir, non plus en mission temporaire mais pour y œuvrer durablement.

Et c'est ainsi que, dès son doctorat d'Etat soutenu, Suzanne Daveau acceptait de partir pour le Sénégal et de rejoindre à Dakar la première vague d'enseignants attelés à bâtir (à tous les sens du mot) la Faculté des Lettres et Sciences Humaines au sein de l'Université alors en cours de création. Ce fut pour la jeune institution, et spécialement pour le département de géographie, une grande chance, à plus d'un titre. D'abord, parce que S. Daveau ne venait pas en Afrique par opportunité ou

¹ Professeur émérite de l'Université PARIS X. 92100 Nanterre. France.

souci de carrière mais pour y travailler, par intérêt scientifique et humain pour l'immense champ de recherche offert par le continent sub-saharien. Ensuite, parce qu'elle apportait avec la récente expérience de son terrain «soudanien» une capacité et une volonté, trop rares à l'époque, d'enraciner l'Enseignement Supérieur en Afrique, de lui donner des fondements autochtones, c'est-à-dire, de l'enrichir de thèmes répondant aux réalités du milieu, et de problématiques greffées sur les cultures locales et leurs inéluctables transformations. Or, on n'imagine pas aujourd'hui les difficultés, voire les oppositions les plus inattendues, rencontrées par quiconque s'efforçait d'échapper au modèle universitaire «métropolitain», et, par exemple, d'africaniser les programmes d'enseignement: les «cuestas» ne pouvaient être que lorraines et, hormis les enclaves des «plantations», la campagne africaine n'était que brousse parcourue par les feux des défrichements itinérants (bien qu'à l'issue d'une expédition en Guinée Portugaise un jeune maître de l'Université de Lisbonne ait déjà, le premier, souligné des apparentements riches de sens entre paysages agraires méditerranéens et africains...). Plus égoïstement, ce fut une chance pour la petite équipe des géographes que lui arrive le renfort d'une collègue de plein exercice et (autant par bonne volonté que par compétence) parfaitement complémentaire puisqu'elle prenait en charge le milieu naturel tandis qu'Assane Seck se spécialisait en géographie urbaine et que je poursuivais mes études sur le monde rural. Il est vrai que chacun d'entre nous avait à cœur de contribuer à l'enseignement de la géographie régionale et que nous portions une attention amicale et un intérêt réciproque à nos recherches respectives.

Une conception commune de notre tâche et des vues partagées sur le rôle de l'Université dans une Afrique en voie d'indépendance nous conduisaient à associer aussi étroitement que possible Enseignement et Recherche et à faire participer nos étudiants (dont nous étions souvent à peine les aînés) à nos préoccupations, si possible en les entraînant sur le terrain. C'est pourquoi Suzanne Daveau entreprit, dès son installation à Dakar, de développer les recherches morphologiques initiées à Bandiagara, à commencer par l'étude des grandes falaises gréseuses qui accidentent, du Sahara à la Forêt, la platitude générale des horizons ouest-africains.

A la faveur de «vacances» singulièrement laborieuses, elle se consacra d'abord à l'étude de la falaise de Banfora et à sa signification dans l'ensemble des plateaux du Sud-Ouest Voltaïque, puis élargit systématiquement ses observations, notamment au Mali occidental, avant d'être sollicitée par le versant sahélo-saharien: la Mauritanie allait ainsi devenir son deuxième domaine de prédilection. Preuve de disponibilité et d'ouverture: si ma mémoire est exacte, c'est à l'invitation d'un historien que la géographe effectua sa première mission de recherche en Mauritanie, en participant à la campagne de fouilles que Jean Devisse lançait alors sur le site présumé d'Aoudaghost, important «port» caravanier médiéval, selon le témoignage des géographes arabes. Mais les paysages dépouillés de la Mauritanie sont charpentés de trop impressionnants «escarpements», d'empilements gréseux trop grandioses, pour ne pas capter l'attention de la famille des falaises soudaniennes de Bandiagara, de Banfora ou du Badiar...

C'est ainsi que, de l'Assaba à l'Adrar en passant par le Tagant, les principales articulations du relief mauritanien firent l'objet des observations systématiques de

notre collègue jusqu'à la fin de son séjour à Dakar, fin 1964. On ne peut en donner ici la substance, mais seulement souligner que ces recherches ont toutes mis en lumière la parenté des grands versants gréseux, du désert à la forêt. Elaborés dans des conditions très différentes des climats actuels, ce sont tous, quel que soit le rôle local des fractures qu'il ne s'agit pas de nier, des escarpements d'érosion d'origine cyclique séparant des surfaces d'aplanissement pour la plupart façonnées du début du tertiaire au pliocène: conclusions qui n'étaient pas alors dans l'air du temps. Sa connaissance de la Mauritanie devait, par ailleurs, faire bientôt de Suzanne Daveau la responsable d'une équipe pluridisciplinaire consacrée à l'étude du quaternaire depuis le fleuve Sénégal jusqu'à l'Adrar, responsabilité qu'elle conserva plusieurs années après son retour en Europe. Mais le fruit de cette phase de recherche sur les grands escarpements serait incomplet si l'on n'évoquait pas ses «retombées» en géographie humaine. En Mauritanie même, comment ne pas souligner tout l'intérêt de l'étude conduite par notre auteur en association avec Charles Toupet, sur les anciens terroirs Gangara, c'est-à-dire la découverte des traces de champs cultivés sous pluie, marquant certains versants de l'Assaba et du Tagant, à quelques trois cents kilomètres au nord de la limite actuelle de cette forme d'agriculture? Ces aménagements, dont les techniques semblent directement apparentées à celles mises en œuvre, de nos jours, par les Dogon de Bandiagara, sont évidemment lourds de signification au double plan climatique et historique et constituent, pour les archéologues en particulier, un passionnant chantier. Plus généralement, l'intéressée n'a-t-elle pas résumé elle-même son approche globale des paysages étudiés dans le titre du premier article qu'elle ait donné à «*Finisterra, Revista Portuguesa de Geografia*»: «Les rebords de plateaux gréseux d'Afrique occidentale et leur occupation humaine».

L'évocation de ces recherches serait incomplète si l'on ne rappelait pas d'un mot les conditions austères, voire très rudes, auxquelles il fallait faire face dans des régions d'accès rarement facile, par des pistes pénibles et parfois acrobatiques, sous un climat éprouvant, mais heureusement au milieu de populations hospitalières, curieuses de nos curiosités et souvent chaleureuses. Ce rappel des travaux de terrain donne aussi une vue trop sectorielle des tâches assumées car l'essentiel du temps était consacré, à Dakar même, à l'enseignement. Suzanne Daveau garde certainement la nostalgie de ces promotions d'étudiants originaires de tout l'ouest-africain (Dakar abritait alors la seule Université francophone au sud du Sahara) dont les effectifs mesurés permettaient des relations directes et souvent personnelles, relations qui se sont révélées, au fil du temps, d'une émouvante fidélité. Et tel «ancien» des années soixante me rappelait récemment comment il avait découvert sa région d'origine à travers l'encadrement attentif de son Diplôme d'Etudes Supérieures, sa première (et dernière) recherche: s'il avait ensuite conduit une carrière politique, il avait surtout retenu du passage de sa directrice sur son terrain, les vertus du travail méthodique, de la rigueur intellectuelle, de l'énergie dont elle lui avait donné l'exemple en lui apprenant à interpréter le paysage, à en saisir la signification et, à toutes échelles, la profondeur historique. Leçons indissociables de la qualité des relations humaines, faite en premier lieu de

simplicité et de droiture, que sa «patronne» avait su instaurer avec ses étudiants comme avec ses pairs.

Le retour en Europe de notre collègue marqua d'autant moins une coupure avec le monde tropical que sa rencontre avec Orlando Ribeiro lui avait, entre temps, ouvert l'Angola et le Mozambique et même permis une incursion au Brésil. De l'addition de leurs deux expériences devait d'ailleurs naître, quelques années plus tard, l'ouvrage devenu classique consacré à «La zone intertropicale humide»: un livre de synthèse, dont la contribution française doit visiblement beaucoup aux années dakaroises de son auteur et où se combinent toutes les facettes de la culture et des conceptions communes aux géographies portugaise et française.

C'est dire combien productif apparaît le séjour africain de Suzanne Daveau avant que ne s'ouvre, avec son installation à Lisbonne, l'étape désormais portugaise du parcours si personnel qu'elle a construit.

